

Nos ambulanciers allument leurs lanternes, car la nuit est venue ; ils montent dans les greniers de la ferme. Là se trouvent entassés des Badois et des Bavares. Tous sont tristes, silencieux, résignés, presque immobiles.

Le bon M. Emile Delmas aperçoit dans l'angle sombre de ce grenier un jeune officier bavarois étendu sur un manteau de soldat ; il a reçu trois balles dans le corps, ses yeux sont fermés, il gémit douloureusement. Près de lui, adossé contre le mur, quoiqu'il ait l'épaule fracassée, son ordonnance lui jette un regard désolé. M. Delmas se penche vers l'officier, et lui tend une gourde ; l'officier ouvre les yeux, comprend et refuse. Comment exprimer ce regard ! tout s'y trouve, amertume et reconnaissance, dédain d'un soulagement impuissant pour les souffrances de l'âme, la mort entrevue comme une certitude, l'irréparable douleur de quitter la vie, un désespoir sans bornes. A n'en pas douter, cet infortuné subit une torture morale mille fois plus cruelle que le déchirement de sa chair. M. Delmas s'informe à voix basse ; c'est un jeune capitaine, le comte von Elberfeld, il songe à sa femme et aux petits êtres chéris qu'il ne reverra jamais ; ils ne sont pas là pour recevoir son dernier baiser, et lui fermer les yeux. Oh oui ! la mort est trop douloureuse ainsi. Nos infirmiers volontaires s'éloignent respectueusement de cet infortuné.

Le lendemain matin, une croix grossière, plantée sous les pommiers du verger, marqua la place où le corps du jeune comte a été confié à la terre.

Cette funèbre nuit fut longue, et la pluie ne cessa de tomber ; de minute en minute, de seconde en seconde, les civières déposaient de nouveaux cadavres. Combien n'avaient été que blessés à la bataille, et qui étaient morts, faute de soins !

On entendait un murmure confus de gémissements, une plainte sourde et sinistre qui répandait une vague épouvante. Des coups de fusils isolés se font entendre, ce sont des soldats tirant sur les maraudeurs qui dépouillent les morts.

En tout temps les soldats ont eu horreur de ces misérables, qui, semblables aux chacals, se ruent sur des proies pour les déchirer lentement.

Tout en parcourant le vaste champ de bataille, les brancardiers aperçoivent au loin, dans une prairie, des amas de vêtements, de sacs, et d'armes sous la garde de sentinelles prussiennes. A leur approche les maraudeurs prennent la fuite, après avoir pillé toute la nuit.

(à suivre)

---

“ Mourir pour Jésus-Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler. C'est donner un peu de boue pour un immense trésor. ”

(Ste Cécile).